**La construction du Moyen Âge dans les récits de voyage français portant sur le pays de Galles, ou : Alfred Erny, celtomane en Galles en 1862[[1]](#footnote-1)**

C’est souvent à travers sa lecture qu’un voyageur voit sa destination et, au début du dix-neuvième siècle, les auteurs de récits de voyage français ont tendance à voir le pays de Galles à travers les phénomènes écossais d’Ossian et de Walter Scott. Mais vers le milieu du siècle, on commence à rencontrer des références à l’histoire et à la littérature galloise du Moyen Âge. Ce sont ces références littéraires qui m’intéressent dans cet article, où je me pencherai sur l’exemple de deux poèmes gallois qui sont présentés en version française dans un récit de voyage de 1862 par un certain Alfred Erny[[2]](#footnote-2). L’analyse de ces poèmes nous permettra de poser quelques questions : quel passé gallois est diffusé au grand public en France ? Que révèle cette réception du Moyen Âge, autrement dit ce médiévalisme, sur les préoccupations de la période de sa production, c’est-à-dire du dix-neuvième siècle ?

On en sait très peu au sujet d’Alfred Erny (né en 1838), qui a fait son tour du pays de Galles avec l’historien un tantinet celtomane Henri Martin (1810-1883) qui, lui, faisait son deuxième voyage en Galles l’été 1862[[3]](#footnote-3). Martin était déjà venu l’été précédent et tous deux font partie d’un réseau de chercheurs internationaux qui s’intéressait aux anciens manuscrits gallois. Le château de Llanover, près d’Abergavenny, était une destination de première importance pour eux, comme il l’avait été pour La Villemarqué une génération plus tôt, et comme il le sera de nouveau pour la délégation bretonne à l’Eisteddfod de Cardiff en 1899. La châtelaine Lady Augusta Hall (1802-1896) avait acheté à Taliesin Williams en 1853 les manuscrits de son père Iolo Morganwg, le père fondateur du nationalisme culturel et médiéviste qui restaurait le passé gallois avec enthousiasme et beaucoup, pour ne pas dire trop, d’imagination. Lady Hall gardait ces papiers dans un coffre et des chercheurs gallois et étrangers venaient les étudier[[4]](#footnote-4). Erny et Martin savaient très bien avec qui il fallait discuter de ces documents, et ils prirent rendez-vous avec John Williams ab Ithel (1811-1862) dans le nord du pays de Galles, qui était en train de publier les textes de Iolo, et avec Thomas Stephens (1821-1875), auteur de *The Literature of the Kymry[[5]](#footnote-5)*, dans le sud. Martin voyage consciemment sur les traces de La Villemarqué, qui avait écrit une lettre d’introduction à Thomas Stephens pour lui lors de son premier voyage au pays de Galles l’été 1861[[6]](#footnote-6) et qui aurait aimé l’accompagner[[7]](#footnote-7). Martin avait pour but la rédaction d’un livre qui ferait connaître Iolo au public français, et c’est sans doute pour cette raison que son récit de voyage se tait au sujet de ses recherches érudites. Son texte, publié dans *Le Siècle*, décrit plutôt ses expériences de voyage et le paysage gallois, ce qui servira d’introduction, dit-il, à son ouvrage sur Iolo : « Cette relation de voyage doit être comme l’introduction de l’étude que j’essayerai un jour d’écrire sur Iolo et sur les monuments que lui doit la postérité »[[8]](#footnote-8). Ce livre d’ailleurs ne verra jamais le jour. Donc, c’est dans le récit de voyage moins connu, et je pense quasi-oublié, d’Alfred Erny que nous trouvons le fruit des recherches et des conversations littéraires qui ont eu lieu au pays de Galles en 1861 et 1862. Même si Erny avait aussi l’intention de publier un ouvrage sur les légendes du pays de Galles[[9]](#footnote-9), ceci ne l’a pas empêché de partager ses références littéraires dans son récit de voyage, et surtout, de parsemer son texte des commentaires d’Henri Martin, presque cité à chaque page, du type : « d’après ce qu’a voulu bien me dire M. H. Martin »[[10]](#footnote-10). À mi-chemin entre dissertation littéraire et récit de voyage, le texte d’Erny nous donne un aperçu de l’ouvrage projeté par Martin.

Arrivé dans la région pittoresque de Snowdonia (Eryri en gallois) dans le nord du pays, Erny nous décrit « la montagne sacrée du pays de Galles » (p. 285) ainsi que ses lacs, avant de se diriger vers une scène on ne peut plus romantique : une tour circulaire bâtie sur une petite presqu’île entre deux lacs. Il s’agit de Dolbadarn, un château qui appartint au dernier prince des Gallois, Llywelyn, où fut incarcéré son frère Owen Goch (Owen le Rouge) pendant les guerres d’indépendance galloise au treizième siècle. Le pauvre prisonnier est abandonné de tous sauf de son barde, qui composa un poème, plus précisément une *awdl*, sur sa captivité[[11]](#footnote-11). Avant de nous donner sa version française de cette complainte galloise du Moyen Âge, Erny évoque un poème sans doute plus connu du public français : celui composé par Richard Cœur de Lion pendant sa captivité en Autriche autour des années 1193-1194, « Ja nus hons pris ne dira sa raison » (« Jamais nul homme pris ne dira sa pensée »). Voici les poèmes :

« De cette hauteur, les plaintes d’un captif me sont portées par la brise.

Là, enchaîné, abandonné, gît Owen, et je vis encore pour raconter cette histoire, pour dire comment cette tour est devenue la tombe vivante d’Owen, d’après l’ordre de son frère.

J’errais au milieu de ces tristes montagnes, me lamentant sur mon héros absent, quand des sons douloureux ont frappé mon oreille. Je me suis arrêté, et j’ai frémi ; car dans la voix que j’aimais je crus reconnaître le chant de mort d’Owen.

D’une naissance royale et puissante, élevé en courage et en belles actions, quel Saxon osait envahir notre terre, ou tirer l’épée, quand il était là ? A la guerre on le reconnaissait à son bouclier brisé. Comme le grand Roderic il ne cédait jamais.

Les portes de son palais ne s’ouvrent plus, on n’entend plus la harpe dans sa grande salle, ses amis sont vassaux de ses ennemis, le malheur et le désespoir l’ont anéanti.

Lui, le bon, le juste, il n’est plus ; son nom, sa gloire, tout s’est envolé en fumée.

Il n’estimait les trésors que pour les donner. Il n’aimait que les États libres. Personne ne le quittait mécontent. Il donnait à tous, surtout à moi !

Ses lèvres étaient roses comme la lumière du matin ; sa lance toujours prête était ferme et brillante ; des taches rouges y brillaient et témoignaient de la défaite du Saxon.

C’est une honte qu’un prince pareil demeure ainsi exilé et captif. Oh ! Combien d’années de honte sans fin obscurciront le nom du seigneur du Snowdon ! » (Erny, p. 286)

« Gŵr ysydd yn nhŵr yn hir westi,

Gẃraidd, teÿrnaidd, teÿrnwalch ri.

Gŵr a’m doddyw gwall o’i golli – o fyw,

Gẃreiddlyw a glyw ei glodfori.

Gŵr telaid teiluoedd lochi,

Gŵr teilu teilwng i’i foli.

Gŵr yng ngryd yn rhyd, gŵr fal Rhodri – Mawr,

Gŵr durglawr aesawr uswydd hololi,

Gŵr yn rhwym gan rwyf Eryri,

Gŵr, pai rhydd, fal Rhun fab Beli,

Gŵr ni adai Loegr i losgi – ei derfyn.

Gŵr o hil Merfyn, mawrfryd Benlli,

Gŵr torfoedd, gŵr gwisgoedd gwisgi,

Gŵr gwasgawd kiwdawd, cad weini,

Gŵr cadarn cadoedd reoli,

Gŵr cadwent, cedwis haeloni,

Gŵr eurfudd diludd, heb doli,

Gŵr dileddf, prifddeddf Pryderi.

Gŵr oedd Owain hael ni wnâi holi – mach,

Gŵr nid oedd lyfrach nog Elifri.

Gŵr a beris lloer, llwry goleuni,

Gŵr a beris haul, nid traul trengi,

I’r gwir Dduw ydd wyf yn erchi,

Er gwŷr nef o’m nefawl weddi,

Ar oed byr, os tyr, torri – glas efyn

Gan fodd Llywelyn, llyw Cedwili.

Gan fod hir gymod heb gam inni

Gan ddidwyll gymwyll gymodi,

Gan faddau o Dduw ei ddodi – yng nghrogwedd

Gan fyned i’r bvedd, bu bodd Celi,

Gan gredu Pen llu llwry cyfodi,

Gan holl ddiffryd byd o’i bum weli,

Pam na faddau brawd i brodi – arall ?

A fydd wrth ddeall guall gosbi ?

Ni fedd namyn Duw ddigyfoethi – dyn,

Digardd Lywelyn, llew tra gweilgi,

Dewr ddragon, beryfon borthi,

Draig arfau, pebyllau pali. » (*Cyfres Beirdd y Tywysogion*[[12]](#footnote-12))

« The man in the tower, has long been imprisoned,

Manly sovereign, princely hawk of royalty,

One whose loss from among them, the active regret,

One who was a bold leader, and ruler worthy to be praised,

One who was a protector of families,

One who whone in war like Roderick the Great.

One who wore golden armour is wanting,

One there is bound by the ruler of Snowdon,

Who if free, like Rhun the son of Beli,

Would not let Lloegria burn his borders.

A man of the race of Mervyn and the magnanimous Benlli,

One who led multitudes, one active in arms,

One who supported the people and was fond of war,

One who know well how to regulate battles,

One who distributed his gold without stint,

One who was distinguished for generosity,

One impartial according to the primary precepts of Pryderi,

Owain the generous would not question bails,

Owain was not less active than Elivri,

One who bid the moon give us light,

One who bid the sun not to halt in his course;

I will make my appeal to the true God,

Heaven knows the sincerity of my prayer,

That he may die shortly if he is to be cut off young.

Since, Llywelyn, thou art Lord of Kidwelly,

Since there has long been a covenant without fault in him,

Since there is a disposition to treat without deception,

Since God suffered his Son to be placed on the cross,

Since the mysteriouis one went to the grave;

And as thou believest that the Lord of Hosts rose again,

And fully redeemed the world by his five wounds,

Why wilt thou not forgive thy brother, and show to others

Who can understand, the injustice of imprisonment?

Prudent Llywelyn, a lion raging like the sea,

Valiant dragon, the supporter of chiefs,

Armed dragon of the satin tents, (do this,)

None but God can dispossess man. (*The Literature of the Kymry*[[13]](#footnote-13)).

Le poème d’Erny au sujet d’Owen le Rouge privilégie la nature et l’environnement. Le captif parle à travers la nature car c’est la brise qui emporte ses plaintes. L’altitude de cette région est soulignée par les mots « hauteur » et « montagnes », et le poème est localisé à « Snowdon » au dernier vers. Le thème de la mort domine le tout : « je vis encore » affirme le barde, tandis que « la tour est devenue la tombe vivante d’Owen », qui « gît » là. Le barde croit entendre « le chant de mort d’Owen » qui est décrit comme « absent », « anéanti », « envolé en fumée », et il dit simplement « il n’est plus ». Il y a confusion entre psychologie et paysage lorsque la montagne est qualifiée de « triste ». Le barde lui-même, en héros romantique, « [erre] au milieu de ces tristes montagnes », et « frémit » quand il entend les « sons douloureux ». Lui aussi se sent abandonné puisqu’il n’a plus de protecteur : « on n’entend plus la harpe dans sa grande salle ». Owen est ensuite loué pour sa générosité : « Il donnait à tous », « Il n’estimait les trésors que pour les donner », et aussi pour son courage : « bouclier brisé », « il ne cédait jamais », « sa lance toujours prête ». Et finalement un peu de politique anti-Saxons, puisque Owen n’aimait que les « États libres » : « quel Saxon osait envahir ? », et il y a sur sa lance des taches rouges qui témoignent « de la défaite du Saxon ». Ce poème français où le captif parle par le truchement d’un barde qui sait traduire le triste chant de la brise n’est pas très étranger à la tradition romantique française. Je pense par exemple au Chateaubriand des *Martyrs* où l’Armorique est une « région solitaire, triste », « retentissante du bruit des vents », avec « une ancienne forteresse »[[14]](#footnote-14).

Pourtant ce texte est basé sur un poème gallois de 38 vers par Hywel Foel ap Griffri ap Pwyll Wyddel, écrit au sujet de l’incarcération d’Owain Gruffudd ap Llywelyn Fawr par son frère Llywelyn entre 1255 et 1277[[15]](#footnote-15). Hywel Foel composa deux poèmes dont la tradition textuelle remonte vers l’année 1300[[16]](#footnote-16). Mais il ne s’agit pas ici d’une traduction ; comme l’a dit Erny lui-même à propos de la poésie de l’Eisteddfod : « Cette poésie a un caractère qui ne souffre guère la traduction » (p. 283). Toute la célèbre complexité de la versification galloise est laissée de côté : par exemple une seule rime en [i] unit le tout ou la répétition de *Gwr* au début de 22 des vers (*cymeriad dechreuol*). Mais il y a une réduction aussi au point de vue du contenu. Tandis que le texte français est un poème nostalgique où un barde s’apitoie sur son propre sort, le texte gallois est une demande directe et sophistiquée à Llywelyn, le frère du prisonnier, de le libérer pour des raisons morales, puisque Dieu seul a le droit de priver un homme de sa liberté[[17]](#footnote-17). En fait Dieu, et surtout le christianisme, sont supprimés dans l’adaptation d’Erny qui se situe ainsi dans le sillage des celtomanes républicains comme Martin et Renan, au contraire de La Villemarqué.

Erny a sans doute pris connaissance de ce poème grâce à Thomas Stephens qui l’inclut dans son ouvrage *The Literature of the Kymry*[[18]](#footnote-18) que Martin aurait lu, selon une lettre de La Villemarqué, qui désirait lui aussi faire la connaissance de l’auteur[[19]](#footnote-19). Mais notons que la version anglaise donnée par Stephens, qui est sûrement la source d’Erny puisqu’il ne lit pas le gallois, reste fidèle à l’ancien texte gallois en le traduisant mot à mot ; en effet Stephens fait partie d’une nouvelle génération plus scientifique d’éditeurs et d’érudits dans les études celtiques. L’exemple qui suit, un poème au sujet du château de Cardiff, est un cas tout autre. Au château de Cardiff, Erny est à la recherche de l’authentique, et il précise qu’il ne se sent au pays de Galles qu’en arrivant à Cardiff où il entend pour la première fois la langue galloise. Arrivé au château, il n’aime pas la nouvelle maison seigneuriale, qui « fait un triste effet ». Il préfère l’ancien château et raconte le « souvenir mélancolique » qui lui est attaché en nous présentant un poème composé par Robert, duc de Normandie, ou Robert Curthose (v. 1051-1134), frère de Guillaume le Roux et d’Henri Ier, qui fut prisonnier vingt-six ans dans la tour du château de Cardiff. Erny cite simplement « la tradition » comme autorité pour cette histoire et nous en donne le contexte : un prisonnier aurait appris le gallois et aurait été reçu barde comme le fut La Villemarqué à l’Eisteddfod d’Abergavenny une génération avant Erny. Ce poème est adressé au chêne que voyait le captif Robert de la fenêtre de sa tour ; Erny nous en donne seulement la traduction française :

« O Chêne ! toi qui croîs sur le mur de guerre, là où la terre s’est abreuvée de rouges torrents ; malheur aux folles querelles, quand le vin pétillant circule !

O Chêne ! toi qui croîs dans la plaine verte, où a débordé le sang des guerriers immolés ; le malheureux qui est au pouvoir de la haine peut bien se plaindre de ses misères !

O Chêne ! toi qui croîs dans toute la gloire de ta force, le sang répandu suit une horrible injustice ; malheur à celui qui se trouve au milieu des combats !

O Chêne ! toi qui croîs près du ruisseau de la pelouse, la tempête a brisé tes branches autrefois si belles ; celui que poursuit l’envie de la haine vivra dans une triste angoisse !

O Chêne ! toi qui croîs sur un rocher escarpé et boisé, là où les vagues de la Severn répondent aux vents ; malheur à celui auquel les années n’enseignent pas que la mort est proche !

O Chêne ! toi qui croîs au milieu des années de malheur, parmi les terribles émotions des batailles ; n’est-il pas écouté, celui qui prie la mort de terminer ses jours ! » (Erny, p. 262[[20]](#footnote-20))

Voici les versions galloise et anglaise :

« Dar a dyfwys ar y clawdd,

Gwedi, gwaedffrau gwedi ffrawdd ;

Gwae ! wrth win ymtrin ymtrawdd.

Dar a dyfwys ar y glâs,

Gwedi gwadffrau gwyr a lâs ;

Gwae ! wr wrth y bo ai câs.

Dar a dyfwys ar y tonn,

Gwedi gwaedffrau a briw bronn ;

Gwae ! a gar gwydd amryson.

Dar a dyfwys ym meillion,

A chan a’i briw ni bi gronn ;

Gwae ! wr wrth ei gaseion.

Dar a dyfwys ar dir pen

Gallt, ger ymdonn Mor Hafren

Gwae ! wr na bai digon hen.

Dar a dyfwys yngwynnau,

A thwrf a thrin a thrangau ;

Gwae! a wyl na bo Angau.

Rhobert Tywysog Norddmanti a’i Cant[[21]](#footnote-21). »

« Oak that hast grown up on the mound,

Since the blood-streaming, since the slaughter;

Woe! to the war of words at the wine.

Oak that hast grown up in the grass,

Since the blood-streaming of those that were slain;

Woe! to man when there are that hate him.

Oak that hast grown up on the green,

Since the streaming of blood and the rending of breasts,

Woe! to him that loves the presence of Contention.

Oak that hast grown up amid the trefoil grass,

And, because of those that tore thee, hast not attained to torundity;

Woe! to him that is in the power of his enemies.

Oak that hast grown up on the grounds

Of woody promontory fronting the contending waves of the Severn sea;

Woe! to him that is not old enough [to die]

Oak that hast grown up in the storms,

Amid dins, battles, and death;

Woe! to him that beholds what is not Death[[22]](#footnote-22). »

Il s’agit encore ici d’un poème romantique dont les éléments-clés sont un captif dans une tour et sa relation avec l’environnement naturel, sur fond de violence guerrière. Erny nous facilite l’interprétation en nous disant : « Dans ce beau poème, comme on l’aura facilement compris, Robert se compare au chêne, et chante sa triste destinée ». Chaque strophe commence par « O Chêne, toi qui croîs… » et continue avec une description de la situation du chêne, pour terminer avec une leçon morale. Puis le cycle recommence, sans développement linéaire. Erny nous explique la structure de chaque strophe ainsi :

« On a dû être frappé de la forme particulière des strophes. En Galles on appelle ce genre de poésie *Tribannau*, ce qui peut se traduire par Tercets. Les bardes ont perpétué ces rythmes dont l’origine remonte jusqu’aux époques druidiques. Les *Tribannau* se composent de trois vers liés par l’unité de la rime, mais non par l’unité de la pensée. Le premier se rapportant soit à une plante, soit à une animale, soit à quelque accident de la vie. Le second continue souvent la même idée, mais avec moins de précision, et quelques fois s’en écarte un peu. Enfin le troisième termine brusquement le couplet par une leçon morale, dont le rapport avec les deux premières parties est fréquemment insaisissable ; cependant si l’on refléchit que les druides dans leurs poésies comme dans leurs enseignements se servaient de formes symboliques, on peut supposer qu’il y avait là une corrélation secrète dont le sens nous échappe. On sent dans ces chants quelque chose de hardi et d’original, qui porte le cachet d’une race créatrice, n’ayant tiré aucune de ses inspirations des sources grecques ou romaines » (Erny p. 262-63).

Le contraste est essentiellement le même dans chaque strophe, entre « la plaine verte », « le ruisseau de la pelouse », « le rocher escarpé et boisé », « les vagues » d’un côté, et le sang et la violence de la guerre de l’autre : « rouges torrents », « où a débordé le sang », « le sang répandu ». Comme dans la complainte du barde d’Owen le Rouge la nature, au contraire des hommes, est en harmonie et sait communiquer : ici « les vagues de la Severn répondent aux vents » et la mort est une fois de plus un thème dominant : elle vient d’abord au chêne dont « la tempête a brisé tes branches autrefois si belles », ensuite à Robert : « celui qui prie la mort de terminer ses jours ! ».

D’autres textes de cette époque qui traitent du Moyen Âge celtique privilégient le rapport entre l’homme et la nature. Je pense à Renan par exemple, qui dans sa « Poésie des races celtiques » a évoqué un paysage celtique à l’aide d’un vocabulaire psychologique :

« Le sommet des arbres se dépouille et se tord ; la bruyère étend au loin sa teinte uniforme ; le granit perce à chaque pas un sol trop maigre pour le revêtir ; une mer presque toujours sombre forme à l’horizon un cercle d’éternels gémissements[[23]](#footnote-23) ».

La Villemarqué a aussi voulu montrer une relation intime entre les Celtes et le chêne. Dans les notes de son *Barzaz Breiz*, il a manipulé un extrait d’un poème gallois *Cad Goddeu* de manière à transformer quatre vers :

**« Derw** buanawr :

Racdaw crynei Nef a llawr.

Glesyn glew drussyawr,

Y **enw ym** peullawr[[24]](#footnote-24) ».

en une proposition simple : *Derw...enw ym* qu’il traduit littéralement comme « Chêne est mon nom », en laissant tomber des vers entiers[[25]](#footnote-25).

Erny a peut-être voulu transmettre à ses lecteurs une vision un peu remaniée du Moyen Âge gallois. Mais dans le cas du poème de Cardiff, c’est le poème qui a manipulé Erny, car c’est une fabrication d’Iolo Morganwg dont la réputation était à son apogée entre 1850 et 1890[[26]](#footnote-26). Le texte gallois avec sa traduction anglaise furent publiés d’abord dans le *Gentleman’s Magazine* en 1794, accompagnés d’une lettre d’explication[[27]](#footnote-27). Une génération plus tard le poème fut reproduit et retraduit dans les notes de Taliesin Williams, le fils de Iolo, sur son poème sur le château de Cardiff : « Cardiff Castle : A Poem »[[28]](#footnote-28).À la différence du poème discuté plus haut, nulle surprise ici que la traduction d’Erny soit assez fidèle, puisque le travail de mettre le Moyen Âge au goût du jour était déjà fait par Iolo. Les manipulations d’Iolo furent dénoncées en 1926 par G. J. Williams[[29]](#footnote-29), qui explique que Iolo avait une certaine vision des relations entre les Normands et les Gallois qu’il voulait perpétuer. Selon son explication du poème, les Gallois auraient entendu chanter les troubadours (ce qui expliquerait les *Mabinogi*), tandis que les Normands seraient devenus un peu gallois en apprenant par exemple la langue, comme l’a fait Robert, duc de Normandie. En fait, dans ce poème, Iolo imite des *englynion* qui se trouvent dans les *Mabinogi* et, dans sa lettre d’explication, il se défend de façon préventive de toute accusation de faussaire[[30]](#footnote-30). Erny a probablement obtenu cette référence par Henri Martin, qui l’a peut-être eue par John Williams ab Ithel, un admirateur d’Iolo qu’on considérait à l’époque comme expert même s’il n’était pas un grand érudit[[31]](#footnote-31). Martin a pu lui parler, mais très brièvement, lors de l’Eisteddfod de 1861, mais en 1862 il arrive trop tard pour parler avec lui, au lendemain de sa mort[[32]](#footnote-32). Quoi qu’il en soit, Erny a préféré cacher ses sources.

Le médiévalisme n’est jamais neutre[[33]](#footnote-33), nul besoin de le répéter ici. Le remaniement que nous voyons à l’œuvre dans les traductions françaises d’Erny est typique du médiévalisme pratiqué en Grande-Bretagne depuis le romantisme. Aussi, Iolo Morganwg, dans ses traductions en anglais d’anciens poèmes gallois, n’hésite pas à ajouter, c’est-à-dire à inventer, des descriptions du paysage gallois[[34]](#footnote-34). Le thème mélancolique de la prison, relativement rare dans la poésie galloise, mais courant dans la littérature du dix-neuvième siècle, est représenté deux fois dans le texte d’Erny. Et même si Thomas Stephens est bien moins dupe qu’ab Ithel, il a réussi, en présentant le poème de Hywel Foel dans son *Literature of the Kymry*, à sélectionner le poème le plus triste du Moyen Âge gallois ; c’est l’éditeur de Hywel Foel qui le dit[[35]](#footnote-35). Ce thème privilégié de la captivité contient non seulement une tristesse et une nostalgie romantiques, mais aussi l’idée d’une résistance politique, et l’on peut voir sous les deux captifs d’Erny une métaphore d’un petit pays celtique qui a perdu lui aussi sa liberté. Ceci est confirmé quand Erny nous parle de « la haine des Anglais » qui est transmise de génération en génération au pays de Galles (p. 286)[[36]](#footnote-36). Et dans une lettre à leur hôte gallois, Henri Martin a aussi décrit les bardes gallois comme des « persécutés », conquis par « les rois anglais »[[37]](#footnote-37). Le parti pris des celtomanes est donc, au fond, une affaire politique.

Selon Henri Gaidoz dans son récit de voyage gallois, Henri Martin souffrait de : « la maladie des Galls et des Kymrys », parce qu’il prenait les « feux-follets » d’Iolo Morganwg pour la vérité[[38]](#footnote-38). La celtomanie est une maladie qui peut avoir l’effet d’un bandeau sur les yeux, comme dans le cas d’Erny et de Martin quand ils ne voient pas les problèmes au pays de Galles causés par l’industrialisation, mais voient plutôt un équilibre parfait, entre culture et tradition d’un côté et industrie et modernité de l’autre : « La poésie et la tradition venaient s’installer au cœur de l’industrie moderne[[39]](#footnote-39) ». En fait, ils voient un modèle que la France ferait bien de suivre. Alors, s’ils sont manipulés par Iolo, ils manipulent aussi le public français à leur tour. Pour Martin et Erny la pollution dans les régions industrialisées du pays de Galles n’est pas là, ou ne pose aucun problème :

« Partout le sol est aride et dégarni de verdure ; on affirme pourtant que cette atmosphère n’est pas pernicieuse aux ouvriers, et qu’un grand nombre d’entre eux arrivent à un âge très-avancé » (Erny, p. 263).

Pour Martin aussi tout est harmonie :

« L’aspect de ce pays est extraordinaire; il n’est pas triste; **il offre le mélange et le contraste d’une vaste industrie et d’une nature agreste et presque sauvage**. Vous êtes au milieu **des ateliers, les colonnes de fumée** jaillissent de toutes parts autour de vous ; vous grimpez sur le dos d’une colline, vous changez de vallée, vous voilà au milieu des bois, des rochers, des cascades, avec quelque grande **ruine du moyen âge** sur votre tête, et un large horizon de montagnes devant vous[[40]](#footnote-40) ».

Quel contraste avec des récits de voyage de la même date qui sont écrits sans parti pris celtique, par exemple celui d’Alphonse Esquiros, auteur du guide Joanne sur la Grande-Bretagne et alors en exil politique, pour qui :

« Les collines, coupées, dénudées, tourmentées dans leurs escarpements, accusent en vigueur sur un fond brumeux les blessures qu’elles ont reçues de la main de l’homme[[41]](#footnote-41) ! »

et qui est choqué par les conditions des ouvriers à Merthyr Tydfil :

« En dépit de cette prospérité industrielle, la ville est sale, triste, malsaine, à cause de l’accumulation des habitants dans des rues étroites et fangeuses. [...] Il serait temps que ceux qui profitent de ces travaux, sources de si grandes richesses, songeassent à améliorer l’état du peuple[[42]](#footnote-42) ».

Ou encore avec le récit de Simonin, un mineur aussi en visite au pays de Galles en 1865 :« Quelle misère écœurante, grand Dieu! Et se peut-il que dans un pays en apparence si riche, si industriel, il y ait des gens à ce point déshérités ! »[[43]](#footnote-43)

Au lieu de voir les problèmes sociaux et environnementaux, Erny croit voir la France partout : il prétend que les Gallois ressemblent physiquement aux Français : « Hommes et femmes ont des physionomies complètement différentes du type anglais et se rapprochent beaucoup plus du français » (p. 271). Il prétend que pour un Français il est plus facile de s’entendre avec une Galloise qu’avec une Anglaise, grâce au « vieux sang indompté des Kymris » (p. 267). Tout comme Martin, il évoque le soutien des nationalistes gallois à la Révolution française en se référant à Iolo qui aurait montré le tricolore en 1796 (p. 279) ; à l’Eisteddfod, il remarque un trophée dont « la devise se rapproche de celle de la République française : c’est *liberté, force et fraternité*» (p. 282). On voit que ce n’est pas du passé d’une autre nation qu’il s’agit, mais de leur propre passé en tant que Français. Le médiévalisme d’Erny, même en Galles, est une assertion d’identité française, et si Martin va à l’Eisteddfod c’est, dit-il à cause de ses « devoirs d’historien français et [s]a sympathie fraternelle pour un peuple si fidèle aux souvenirs de nos communs ancêtres ». C’est un passé qui, selon eux, réunira la France et le pays de Galles: une idée qui sera développée autour de 1900 par d’autres voyageurs bretons. Ces récits de voyage, textes quasi oubliés, nous permettent de mieux comprendre le rapport aussi bien entre le pays de Galles et la Bretagne qu’entre les Bretagnes médiévales et le nationalisme romantique.

1. Remerciements à mes collègues médiévistes et autres : Mary-Ann Constantine, Dafydd Johnston, Ceridwen Lloyd Morgan, Fañch Postic, pour leur aide pendant la préparation de cet article. Je tiens à remercier également le Arts and Humanities Research Council qui a financé ces recherches dans le cadre du projet *European Travellers to Wales : 1750-2010* : [http://etw.bangor.ac.uk](http://etw.bangor.ac.uk/) (consulté le 07 mars 2018). [↑](#footnote-ref-1)
2. Alfred erny, « Voyage dans le pays de Galles », *Le Tour de Monde. Nouveau Journal des Voyages*, t. 15/1, 1867, p. 257-288. [↑](#footnote-ref-2)
3. Henri martin, « Le Pays de Galles : notes de voyage », *Le Siècle*, 17 décembre 1861, 27 décembre 1861 et 9 janvier 1862, republié avec un chapitre au sujet de son deuxième voyage dans *É*tudes d’archéologie celtique : notes de voyages dans les pays celtiques et scandinaves, Paris, Didier, 1872, p. 25-158. [↑](#footnote-ref-3)
4. Le récit d’A. Erny contient un dessin du coffre : « Dessin de Grandsire d’après Erny », art. cit., p. 270-271. Toutes les citations dans le texte du récit d’Erny renvoient à cette édition. [↑](#footnote-ref-4)
5. Thomas Stephens, *The Literature of the Kymry*, Llandovery, William Rees, 1849. [↑](#footnote-ref-5)
6. Aberystwyth, New Library of Wales [NLW], ms 964E, n°308 : Hersart de la Villemarqué à Thomas Stephens, le 29 juillet 1861, *Knowledge Transfer and Social Networks Transcript*, <https://archives.library.wales/transcripts/NLW_964_i_a_ii.pdf> (consulté le 07 mars 2018). [↑](#footnote-ref-6)
7. « J’aurais été heureux de revoir avec Henri Martin votre cher pays pour la troisième fois, et si j’avais été prévenu à l’avance de la réunion d’Aberdare je m’y serais peut-être rendu », NLW**,** ms 964E, n°309, Hersart de la Villemarqué à Thomas Stephens, 8 septembre 1861, *Knowledge Transfer and Social Networks Transcript,* <https://archives.library.wales/transcripts/NLW_964_i_a_ii.pdf>. [↑](#footnote-ref-7)
8. Henri martin, *É*tudes d’archéologie celtique : notes de voyages dans les pays celtiques et scandinaves, op. cit., p. 62. [↑](#footnote-ref-8)
9. Il demande à Thomas Stephens de lui envoyer « a few legends that you told me you’ll be able to send me [...] I am collecting them in order to publish them », NLW, ms 964E, n°62 : Alfred Erny à Thomas Stephens, 22 janvier 1863, *Knowledge Transfer and Social Networks Transcript,* <https://archives.library.wales/transcripts/NLW_964_i_a_ii.pdf>. [↑](#footnote-ref-9)
10. Erny cite aussi d’autres sources françaises : Renan et La Villemarqué, mais il a également utilisé un guide de voyage anglais : Adam Black, Charles Black, *Black’s* *Picturesque* *Guide to Yorkshire*, Edinburgh, 1858, où on voit qu’il a puisé et dont il a même copié plusieurs détails. Je remercie Michael Freeman de m’avoir signalé cette source. [↑](#footnote-ref-10)
11. Dérivé du mot *odl* (« rime »), l’*awdl* est la forme la plus respectée en versification galloise. [↑](#footnote-ref-11)
12. *Cyfres Beirdd y Tywysogion VII: Gwaith Bleddyn Fardd ac Eraill,* dir. R. Geraint Gruffydd, Cardiff, University of Wales Press, 1996, p. 181-199. [↑](#footnote-ref-12)
13. Th. Stephens, *The Literature of the Kymry*, *op. cit.*, p. 379-381. [↑](#footnote-ref-13)
14. « J’arrivai enfin chez les Rhédons. L’Armorique ne m’offrit que des bruyères, des bois, des vallées étroites et profondes traversées de petites rivières que ne remonte point le navigateur, et qui portent à la mer des eaux inconnues ; région solitaire, triste, orageuse, enveloppée de brouillards, retentissante du bruit des vents, et dont les côtes hérissées de rochers sont battues d’un océan sauvage. Le château où je commandais, situé à quelques milles de la mer, était une ancienne forteresse des Gaulois, agrandie par Jules César lorsqu’il porta la guerre chez les Vénètes et les Curiosolites. Il était bâti sur un roc, appuyé contre une forêt, et baigné par un lac. Là, séparé du reste du monde, je vécus plusieurs mois dans la solitude. Cette retraite me fut utile. Je descendis dans ma conscience ; je sondai des plaies que je n’avais encore osé toucher depuis que j’avais quitté Zacharie ; je m’occupai de l’étude de ma religion » : chateaubriand, *Œuvres romanesques et voyages*, 2 vol., éd. Maurice Regard, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1969, t. ii, p. 251. [↑](#footnote-ref-14)
15. *Cyfres Beirdd y Tywysogion VII, op. cit.*, p. 181-199. [↑](#footnote-ref-15)
16. Le manuscript de Hendregadredd, NLW, 6680, est la seule source médiévale pour ces deux textes, mais il était perdu entre le dix-huitième siècle et 1910. Pourtant il en existait une transcription faite par Dr. John Davies, Mallwyd en 1617 et c’est à partir de cette copie que ces deux poèmes furent imprimés pour la première fois dans la *Myvyrian Archaiology of Wales*, 3 vol., S. Rousseau, Londres, 1801-1807. Voir Daniel huws, *Medieval Welsh Manuscripts*, University of Wales Press, Cardiff, 2000, chap. « The Hendregadredd Manuscript », p. 193-226 (p. 193). [↑](#footnote-ref-16)
17. Je m’appuie dans mon interprétation du poème gallois sur l’explication de Brynley F. Roberts dans *Cyfres Beirdd y Tywysogion VII, op. cit.,* p. 191. [↑](#footnote-ref-17)
18. Th. Stephens, *The Literature of the Kymry*, *op. cit.*, p. 379-381. Stephens donne la *Myvyrian Archaiology of Wales* comme source de ce poème (p. 267). [↑](#footnote-ref-18)
19. NLW, ms 964E, n°308 : Hersart de la Villemarqué à Thomas Stephens, le 29 juillet 1861, *Knowledge Transfer and Social Networks Transcript* <https://archives.library.wales/transcripts/NLW_964_i_a_ii.pdf>. Martin avoue une dette envers Thomas Stephens dans son récit de voyage : « Mes recherches sur ces traditions avaient été fructueuses, grâce à l’extrême obligeance et aux lumières d’un savant à qui j’aime à payer ici une dette de reconnaissance, l’auteur de la *Littérature des Cymrys*, M. Thomas Stephens » *É*tudes d’archéologie celtique : notes de voyages dans les pays celtiques et scandinaves, op. cit., p. 41. [↑](#footnote-ref-19)
20. La même histoire et le même poème se trouvent dans Charles le goffic, « Chez Taffy : quinze jours dans la Galles du sud, III », *La Revue hebdomadaire*, 1901, p. 22-50 (p. 25-26), dans une nouvelle traduction. [↑](#footnote-ref-20)
21. *The Gentleman’s Magazine*, 5th number of vol. 64, part II, novembre 1794, p. 981-82 ; reproduit aussi dans *Y Casglwr*, 33, Noël 1987, p. 1, avec une traduction en gallois moderne par Gwyn Thomas. [↑](#footnote-ref-21)
22. *Ibidem.* [↑](#footnote-ref-22)
23. Ernest renan, « La Poésie des races celtiques », *Revue des Deux Mondes*, n.s. 5, 1854, p. 473-506. Comme l’a dit René Galand, Renan « ne tente point de peindre pour le lecteur un tableau du paysage breton, il veut produire une impression d’ordre psychologique plutôt que physique » : *L’Âme celtique de Renan*, New Haven, Yale University Press, 1959 [1958], p. 88. [↑](#footnote-ref-23)
24. Marged haycock (éd.), *Legendary Poems From the Book of Taliesin*, Aberystwyth, CMCS, 2007, p. 180, l. 126-129. La Villemarqué a lu le poème dans la *Myvyrian Archaiology*. Je souligne. [↑](#footnote-ref-24)
25. Voir Mary-Ann constantine, « La Villemarqué et le romantisme gallois », dans Nelly Blanchard et Fañch Postic (dir.), *Au-delà du Barzaz Breiz : Théodore Hersart de la Villemarqué*, Brest : Centre de Recherche Bretonne et Celtique, 2016, p. 209-226. Elle décrit la démarche de La Villemarqué ainsi : « En effet, il semble que la Villemarqué ait pris ces trois mots plus au moins au hasard, en ignorant complètement la grammaire et même le sens » (p. 219-20). Discuté également dans Mary-Ann constantine, *The Truth Against the World*, Cardiff, University of Wales Press, 2007, p. 177. [↑](#footnote-ref-25)
26. Marion löffler,*The Literary and Historical Legacy of Iolo Morganwg, 1826-1926*, Cardiff, University of Wales Press, 2007, p. 5. [↑](#footnote-ref-26)
27. *The Gentleman’s Magazine*, 5th number of vol. 64, part II, novembre 1794, p. 981-82 ; reproduit aussi dans un article dans *Y Casglwr*, 33, Noël 1987, p. 1, avec une traduction en gallois moderne par Gwyn Thomas. [↑](#footnote-ref-27)
28. Taliesin Williams, *Cardiff Castle: A Poem, with explanatory remarks and historical extracts*, Merthyr Tydfil, 1827. [↑](#footnote-ref-28)
29. G. J. williams, *Iolo Morganwg a Chywyddau’r Ychwanegiad*, Cardiff, 1926, dénonce Iolo, même si ce poème ne fait pas partie de la discussion. [↑](#footnote-ref-29)
30. « […] and as the writer of this account could not be excited by either personal interest or national vanity, to invent any thing of this nature, we see no good reason for suspecting the truth of this account », *ibidem*, p. 322. [↑](#footnote-ref-30)
31. Il a fondé le Cambrian Institute et sa revue *Cambrian Journal* où il a publié les papiers d’Iolo conservés au château de Llanover. Marion Löffler le considère comme « the best-educated and most highly respected of Iolo’s early legatees », *The Literary and Historical Legacy*, *op. cit.*, p. 88. [↑](#footnote-ref-31)
32. « Je n’eus que le temps d’échanger quelques mots avec un des principaux membres de l’assemblée de Conway, le révérend John Williams ab Ithel […]. J’avais appris de M. Stephens que M. Williams Ab Ithel était l’homme qui connaissait le mieux les manuscrits d’Iolo, et qui s’occupait le plus activement des questions qui s’y rapportent. Je me mis en mesure de correspondre avec lui ultérieurement à ce sujet », dans H. Martin, Études d’archéologie celtique : notes de voyages dans les pays celtiques et scandinaves, *op. cit.*, p. 45. [↑](#footnote-ref-32)
33. « Medievalism is never disinterested » : Clare A. Simmons, *Popular Medievalism in Romantic-Era Britain*, New York, Palgrave Macmillan, 2011, p. 12. [↑](#footnote-ref-33)
34. Comme l’a montré Dafydd Johnston dans une étude de ces traductions. Il ajoute que la nostalgie romantique rencontrée dans ses faux poèmes est moins complexe que le sentiment de douleur exprimé dans les poèmes authentiques : « Early translations of Dafydd ap Gwilym », dans A. von Rothkirch et D. Williams (dir.), *Beyond the Difference*, Cardiff, University of Wales Press, 2004, p. 158-72. [↑](#footnote-ref-34)
35. D’après Brynley F. Roberts, éditeur de l’œuvre de Hywel Foel, ces deux poèmes sont les plus tristes de tous les poèmes des Gogyngfeirdd, même s’il existe quelques autres écrits destinés à des patrons en prison : « er nad y rhain yw’r unig gerddi a ganywd i noddwr yn y carchar, yn ddiau dyma’r tristaf o blith holl gynnyrch y Gogynfeirdd », dans R. Geraint Gruffydd (dir.), *Cyfres Beirdd y Tywysogion VII: Gwaith Bleddyn Fardd ac Eraill*, *op. cit.*, p. 181-199 (p. 181). [↑](#footnote-ref-35)
36. Plus tard Firmin Roz utilisera l’histoire médiévale galloise pour son argument politique, d’abord dans Firmin ROZ, « Au pays de Galles », dans *Revue des Deux Mondes*, LXXIV, 1904, reproduit dans *Sous la couronne d’Angleterre. L’Irlande et son Destin : Impressions d’Ecosse au pays de Galles*, Paris, Plon-Nourrit, 1905. [↑](#footnote-ref-36)
37. « […] they are only wrote after the conquest of Bro Cymru by the Kings of England. The persecuted bards shall be looking for find any means for preserve their Cyfrinach », NLW, ms 964E, n°195 : Henri Martin à Thomas Stephens, 8 mai 1874, *Knowledge Transfer and Social Networks Transcript* : <https://archives.library.wales/transcripts/NLW_964_i_a_ii.pdf>. [↑](#footnote-ref-37)
38. Henri gaidoz, « Deux érudits gallois : John Rhys et Llywarch Reynolds », *Revue Internationale de l’Enseignement*, 15 jan.-15 fév. 1916, Paris, Société de l’enseignement supérieur, 1917, cit. p. 108 et p. 376. [↑](#footnote-ref-38)
39. H. Martin, *É*tudes d’archéologie celtique: notes de voyages dans les pays celtiques et scandinaves, op. cit., p. 49. [↑](#footnote-ref-39)
40. *Ibidem*, p. 36 (je souligne). [↑](#footnote-ref-40)
41. Alphonse Esquiros, « L'Angleterre et la vie anglaise : XXVI. Le sud du Pays de Galles et l'industrie du fer. Carmarthen, les eisteddfodau et les Iron-Works de Merthyr Tydfil », *Revue des Deux Mondes*, 55, 1865, p. 801-843 (cit. p. 827). [↑](#footnote-ref-41)
42. Alphonse Esquiros, *Itinéraire descriptif et historique de la Grande-Bretagne et de l’Irlande*, 1865, p. 201. [↑](#footnote-ref-42)
43. M.- L. Simonin, « Une Visite aux Grandes Usines du Pays de Galles », Le Tour du Monde, t. 11, 1865, p. 321-352 (cit. p. 339). [↑](#footnote-ref-43)